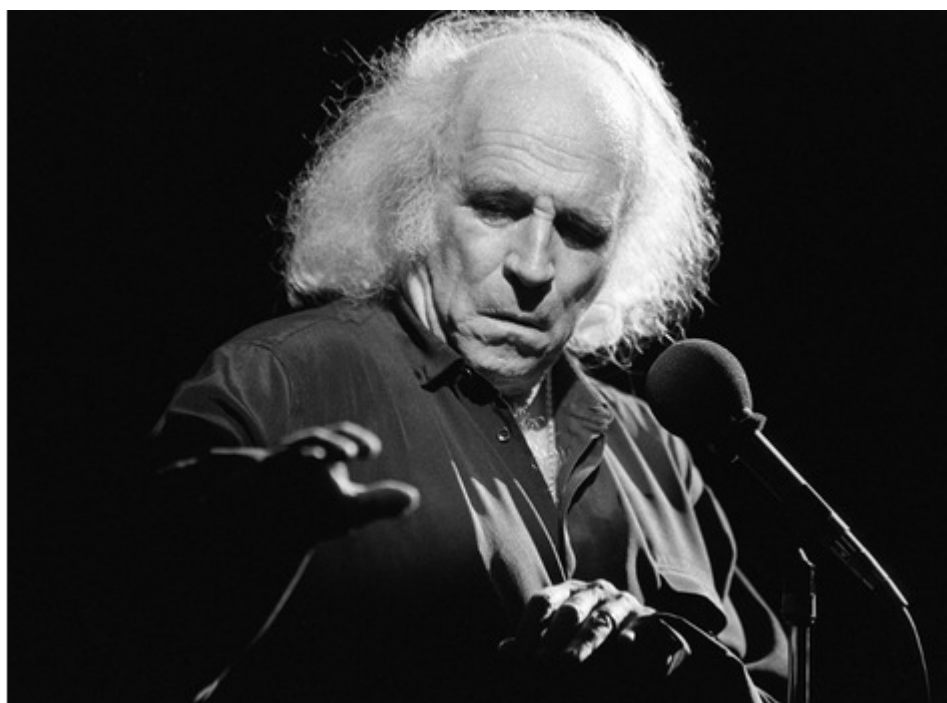


Vingt ans après sa mort, les hommages à Léo Ferré

A l'occasion des vingt ans de la mort du chanteur, le 14 juillet 1993 à 77 ans, ouvrages et rééditions d'albums se multiplient.

11/7/13



Le chanteur Léo Ferré, lors d'un concert à l'Olympia à Paris, en 1984.

En CD

Le coffret « Léo Ferré l'indigné »

« J'adore la vie, j'ai une peur atroce de mourir. Même très malheureux je n'ai jamais voulu mourir. J'adore la musique, la belle musique, c'est tout. » Ainsi parlait Léo Ferré dans « Le roman des vedettes », une émission diffusée sur l'antenne d'Europe 1 le 17 janvier 1961. Une archive sonore rare, dans laquelle l'artiste se prête au portrait miroir, dit adorer – et haïr – bien

d'autres choses, les spaghettis, les chiens, les éléphants... Ce document figure dans ce coffret regroupant 266 chansons.

On passera sur le titre opportuniste de cet objet. Ferré s'y montre indigné, certes, et même rageur, colérique, rebelle, provocateur. Mais aussi attachant, amoureux, idéaliste, écorché, désespéré...

Les 20 CD regroupent l'intégralité des albums studio enregistrés chez Barclay entre 1960 et 1974, les chansons du début, dans un style rive gauche, qui amèneront la célébrité, et celles d'après 1968, plus souvent assimilables à de longs textes parlés, politiques et poétiques, colériques et mélancoliques.

On relève aussi des curiosités : versions alternatives de ses chansons, orchestrées différemment ou enregistrées en italien, et quatre morceaux inédits comme « La poésie fout l'camp Villon » (1960), qui déplore le vide poétique de l'époque : « Y a qu'du néant sous du néon »... Parmi toutes ces œuvres, on peut réécouter celles partagées avec l'ami poète Jean-Roger Caussimon, comme « Le temps du tango », ici en 1961.



On y trouve aussi les autres poètes qu'il mit en chansons : Aragon, Rutebeuf, Verlaine et Rimbaud, Baudelaire, et encore « La chanson du mal aimé » d'Apollinaire... Ici sa version jazzy des « Sanglots longs des violons », de Paul Verlaine, en 1977.



Ce coffret comprend un livret de 52 pages riche de nombreux textes de spécialistes de l'œuvre, de témoignages de proches, et de photos.

Et aussi...

« *D'amour et de révolte* », Serge Utgé Royo chante Léo Ferré

Avec sa voix chaude et sensible, l'auteur-compositeur et interprète d'origine catalane Serge Utgé Royo est devenu l'un des plus fidèles serviteurs de l'œuvre de Léo Ferré. Il a organisé le 1er mai dernier un « Jour Ferré », occasion de célébrer son mentor en invitant plusieurs artistes, de Jacques Bertin à Léo Nissim ou Annick Cisaruk.

Il a aussi sorti, il y a deux ans, un album, « *D'amour et de révolte* », regroupant 17 chansons de Ferré, dont l'Affiche rouge, Madame la misère, Pauvre Rutebeuf et l'Age d'or. Cet album ressort, augmenté de quatre chansons supplémentaires à l'occasion des vingt ans de la mort du chanteur...

Serge Utgé Royo sera le 20 juillet au Festival Ferré, organisé du 19 au 21 juillet à Gourdon (46), où Léo Ferré vécut, par l'association "Les Amis de la butte". Autres invités : Céline Caussimon, Sandra Aliberti, Michel Bühler...

En librairie

Plusieurs ouvrages accompagnent ce 20e anniversaire : parmi eux, une biographie exhaustive, un livre de souvenirs intimes, et un passionnant dictionnaire...

Léo Ferré, la voix sans maître

de Jacques Vassal, éditions du Cherche Midi, 324 p., 14,50 €

De l'enfance monégasque passée à regarder accoster le cargo « Le Charbonnier de Rotterdam » à la mort, pour laquelle il réclamait le silence, un certain 14 juillet dans sa maison de Toscane, le biographe Jacques Vassal, qui a plusieurs fois interviewé Léo Ferré, retrace la grande traversée du musicien et poète qui n'a jamais cessé d'afficher et de revendiquer sa liberté, dans la vie personnelle comme dans les choix artistiques.

L'auteur revient sur son adolescence, où il connaît la solitude comme pensionnaire dans un internat religieux de Bordighera, en Italie, puis ses études (il obtient le diplôme de Sciences-Po en 1939). Il évoque aussi sa traversée de la guerre, à Monaco, où il travaille pour Radio Monte Carlo et commence à composer et à chanter dans les cabarets, et à Paris – au Boeuf sur le toit, où il fait la connaissance de Jean-Roger Caussimon, ou chez Milord l'Arsouille, où il crée à la libération sa chanson « A Saint-Germain-des-Prés », dont il devient un des emblèmes...



Le livre raconte la rencontre entre le poète trentenaire et Madeleine, qui l'aidera à connaître le succès. Madeleine qui, selon l'auteur, « n'a peut-être pas tout à fait compris ce qu'est Léo Ferré : au risque de le faire renoncer à certaines chansons plus politiques (...), elle va mettre toute son énergie, sa patience et son autorité à convaincre Léo de se plier aux traditions du music-hall. » On peut douter de cette interprétation, proposée à partir de propos tenus par Léo Ferré après sa rupture avec Madeleine.

Toujours est-il que l'artiste, alors que s'achèvent les années 1950, est devenu incontournable, et il gagne de l'argent. Jacques Vassal raconte « ce qu'il en fait » : la vie sur l'îlot du Guesclin, en Bretagne, que Ferré a acheté 130 000 francs, et qui lui inspirera l'une de ses plus belles chansons, La mémoire et la mer. La passion des belles voitures, également. Puis ses années dans le Lot, à Perdrigal, où le couple qu'il forme avec Madeleine, entouré de nombreux animaux, dont l'omniprésente chimpanzé Pépée, « leur fille », s'enlise. Devenue possessive, agressive, Pépée se blesse grièvement dans une chute. Elle est finalement abattue par un voisin.

La rupture qui suivra, douloureuse, a lieu peu avant les événements de Mai 68, au cours desquels, tout en affirmant une distance avec l'action militante, Léo Ferré se fait chantre de la contestation. Il donne le 10 mai un concert à la Mutualité, et sort l'année suivante un album très politique, comme s'il se sentait soudain débridé, suggère Jacques Vassal. L'album contient « Les anarchistes », « *écrite quelques années plus tôt* », et « *précédemment écartée par Madeleine* ». Il contient aussi « Ils ont voté », « La révolution », ou « Ni Dieu ni maître »...

Comment voulez-vous que j'oublie...

D'Annie Butor, éditions Phébus, 214 page, 17 euros

Sous-titré « Madeleine et Léo Ferré 1950-1973 », ce livre se présente comme « le plus intime » de toutes les parutions accompagnant le vingtième anniversaire de la mort de Léo Ferré. Il l'est sans aucun doute. Et le plus déroutant aussi. L'auteur, Annie Butor, est ancien professeur de lettres, devenue avocate par la suite. Elle est aussi la fille de Madeleine, l'amour et l'épouse que l'artiste a rencontrée en 1950 et qui partagea sa vie jusqu'à la fin des années 1960.

Annie, née d'un premier mariage, fait donc la connaissance à 5 ans de ce beau-père avec qui elle vivra jusqu'à l'âge adulte, qui l'élève et qu'elle appelle « Pouta », qu'elle ne verra plus, elle non plus, après la séparation du couple.

Annie vit de l'intérieur le quotidien du chanteur, les rencontres avec le monde intellectuel et artistique de l'époque qui défile à la maison ou que l'on retrouve au restaurant, jusqu'à très tard, elle partage aussi les joies du succès, porté par la belle passion avec sa mère. « *J'ai cru au Grand Amour en les voyant se regarder* », écrit-elle.

Elle partage aussi leur autre passion commune, pour les animaux, « *compagnons de misère* », qui entrent dans leur vie – chiens, chats, oiseaux, vaches, cochons, primates – jusqu'à en prendre le contrôle : « *leur passion pour une chimpanzé dégènera chez eux en une véritable folie dans laquelle ils ont plus tard, l'un et l'autre, essayé de m'entraîner. J'ai failli me noyer* », raconte l'auteur.

La suite, lorsqu'Annie Butor entre dans les détails 140 pages plus loin, dans un chapitre intitulé sans ambiguïté « La seconde fille », laisse pantois : « *Pépée, écrit-elle, faisait voler les tuiles en visant tout ce qui passait à proximité, s'attaquait aux chats qu'elle tuait, aux chiens qu'elle martyrisait. Notre brave Golaud eut une fin de vie terrifiante.* » Et de poursuivre le réquisitoire effrayant : « *À l'intérieur, tout était cassé, les portes, les meubles, la nourriture et les liquides volaient.* »

Hélas, les derniers chapitres du livre racontent avec les détails les plus sordides la déchirure, la dépression de Madeleine, et les violences qui l'accompagnent. Et passées la surprise, la sidération à la lecture de cette peinture d'une folie hors norme, on a soudain le sentiment, d'assister par le trou de serrure à un règlement de compte qui ne regarde personne...

Dictionnaire Ferré

par Robert Belleret, Fayard, 302 p., 22,90 €

Biographe de référence de Léo Ferré dont l'ouvrage « Léo Ferré, une vie d'artiste », paru en 1996 fait toujours autorité, Robert Belleret propose ce formidable « Dictionnaire Ferré », au caractère pédagogique indéniable. Les entrées foisonnent, souvent attendues, de A comme « Anarchie » (« l'anarchie est la formulation politique du désespoir », écrivait Léo Ferré), à Z comme Zoo, le groupe pop avec lequel le chanteur fit « *un bout de chemin* » au début des années 1970, rajeunissant du même coup la moyenne d'âge de ses auditeurs.

Hasard de l'alphabet, les « Beatles », que Léo Ferré était fier d'avoir devancés au hit parade grâce à « C'est extra », côtoient « Beethoven » : « *sa première émotion musicale fondatrice – on pourrait parler d'éblouissement. Il a une dizaine d'années* ». Quelques pages plus loin se succèdent Brassens (ils « *s'appréciaient mais ils eurent peu d'occasion de se l'avouer l'un à l'autre* », selon l'article) et Brel (cette fois, « *si désolant que cela puisse paraître, les rapports n'ont jamais été franchement amicaux* »).

Les propositions inattendues sont aussi légion. Elles rendent la lecture souvent délicieuse : à « Spaghettis » (il en était « *un amateur forcené* »). Ou surprenantes : à « Jésus-Christ », où l'on trouve de la part de cet agnostique affirmé, volontiers iconoclaste, cette citation : « *Ma mère s'appelle Marie, mon père s'appelle Joseph, la similitude s'arrête là.* »

JEAN-YVES DANA